

L'ANCIEN GUIGNOL

Journal Hebdomadaire, Politique, Satirique, Littéraire et Illustré

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

A LYON

44, Place de la République, 44
(Boîte dans l'allée)

VENTE EN GROS

1, RUE DE JUSSIEU, 1

et chez tous les Libraires et Marchands de Journaux

Les ANNONCES sont reçues

A l'Agence de Publicité V. FOURNIER
14, rue Confort.

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien. Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.



Rédacteur en Chef :

GEORGES LETELLIER

ABONNEMENTS

	Six mois	Un an
France.	5 fr.	10 fr.
Etranger, port en sus		

Les manuscrits non insérés seront voués à un feu d'artifice spirituel.

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien. Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.

L'ŒUVRE DE LA PRESSE

Lorsque la lutte échevelée
A fait des vides dans les rangs,
On suspend l'horrible mêlée
Pour répondre aux cris des mourants.
Ainsi la Presse désolée
D'entendre des cris déchirants,
Parcourt la cité long voilée
Et donne du pain aux souffrants
Chacun au pauvre offrant sa plume,
Au plus fort du combat s'allume
Un même élan d'Humanité.
Et, sans que refuse personne,
D'un camp à l'autre le cœur sonne
La trêve de la Charité!
Hiver 1885.

OCTAVE LEBESGUE



NOUVEAUX NOBLES

M. Couyou a été nommé Moharaya, prince de Chandernagor.
Pour faire suite au même décret :
Jean Guignol a été nommé Mandarin du Gourguillon.
Gnafron, marquis d'A-Porte-Pot.
Madelon, sultane de Bellecour.
M. Domenget, prince de la Villa-des-Fleurs.
H. Albert, seigneur de la Guille.
Issler, duc de l'Estoile.
Rivié, marquis de Clermont-Tonneau.
Et c'est pas fini :
Ainsi, moi qui vous parle — saluez manant — je suis nommé grand vizir des Pierres-Plantées.

CADDT.



Les rats retirés du monde

Ceci n'est pas une légende.

Certains politiciens du corps électoral
Se retirent dans ce fromage de Hollande
Nommé conseil municipal.

Une fois là, chacun cherche si, d'aven ure,
Il ne traînerait point quelque candidature,
Nos ermites nouveaux subsistent là-dedans.
Ils font tant des pieds et des dents
Qu'ils récoltent toujours des anciens l'héritage :
La solde et le mandat. Que faut-il d'avantage ?
Sainte-Opportune, ainsi, prodigue tous ses biens
A ceux qui font vœu d'être siens.
Un jour, à ces produits de nos élections,
Nos délégués en haillons
S'en vinrent demander une aumône légère.
Ils ne voulaient pas les millions
Que gaspille Ferry sur la terre étrangère,
Mais de quoi conjurer la crise passagère.
Le faubourg était sans argent,
Attendu l'état indigent
De la République affamée ;
Des chantiers les plus grands la porte étant fermée,
On demandait très peu, certain que ce secours
Serait prêt dans quatre ou cinq jours.
— Ah ! dit le délégué de nos parlementaires,
En vérité ceci ne nous regarde plus,
Car ce n'est pas aux corps élus
A s'occuper des prolétaires.
Tout ce que nous pouvons en ces sortes d'affaires,
C'est de prier l'Etat qu'il vous aide en ceci :
Espérons qu'il aura de vous quelque souci.
Ayant parlé de la sorte.
Notre édile ferma sa porte.

FABRISIO.

Affaires Sénatoriales

Qui que va chiquer le lard ? Ça sera-t'y m'sieu Gailleton, c'modèle des mères qui sont des pères ? Ou bien m'sieu Terme dont que son plus chouette titre à nos canettes volatives c'est encore d'avoir une rue baptisée comme lui ? Ou bien m'sieu Perras que bajaffe nas souvent ? Ou bien les autes, car y sont un demi-quarteron que voudriont ben avoir le droit d'aller s'assir sur les sierges du Luxembourg.
Vous attendez pas à ce que je vous choisisse un candidat. Faire des électeurs c'est quasi aussi grave que de faire des mariages : j'aime pas qu'après on me fasse la bobo. Messieurs les délégués nommeront qui qui voudront.
Les candidats d'abord c'est toujours d'honnêtes gens ; y a que les élus que soyent des gredins. Les six candidats que je reluque sont benins, y nous disent presque tous la même chose. On leur z'y demande pain ; y nous pormentent du beurre, risque, une fois embandés à Paris à pus nous donner ni beurre ni pain
Avec mon air de pas y toucher à la politiquerie, j'ai vitré de près des sollicitateurs de mandats, je les ai suivis, en callant mon pif à leurs fesses, non d'un rat, avant le scrutin, c'était tout beau mon bel ami, et

mon petit Guignol par ci et mon petit Guignol par là... mais le lendemain...

De grelus que j'avais tiré de la piautre se donnaient d'air de me maïtrillonner, m'avait demandé mes consultes, après y me faisoient la leçon, voulaient diriger tout seuls la boutique faire aller l'ateyer et faisoient pas plus cas de moi que d'une rave cuite.

Oh ! quand y vouliant la place sus la banquette, y faisoient pas tant de z'embaras, fallait voir comme y tâchiont de m'embobiner avec leurs boniments. Mais arrivés au Sénat, à la Chambre, même à la salle derrière le Grand-Reloge, y semblaient que la terre pouvoient pas les porter. y se gonfliont, faisoient les maîtres et pour un oui ou pour un non, si jeur z'y expliquait mes z'acarias, y me fichiont quasiment à la porte.

Ça fait-y pas regret ?

Et quand la mécanique marche bien, que les impôts fonctionnent, qu'y a d'argent dans les tiroirs de la commode gouvernementale, mes gônes se donnent d'air, se redressent sus leurs arpions, se carent comme de négocier et de bargeois et croyent que c'est eusses que font aller la mécanique.

Voui, mais si arrive quèque anicroche, si gna quèque clavette que se démanche ; ni vu ni connu, velà mes gônes que s'escannent, dépatrouille-toi si tu peux, mon pauvre vieux Guignol.

Enfin, les gônes, ce qu'je bajaffe c'est p't'être un peu triste, mais y a du brouillard autour de mon écritoire. Et je sais pus qui qu'a dit c'te vérité, c'est je crois ben, le mami Molière : « Belle, Saphis on se débène à force d'espérer tout le temps ! »

Y a si longtemps que j'espère, quoi ? Je sais pas bien, moi, c'est difficile à griffarder, surtout en patois canezard.

Puis ça vient sans doute de ça que je dis qu'est trop bugne — on m'y a déjà dit du reste — que j'entends rien à la politiquerie.

Ah ! cristi, si la canuserie pouvait reprendre, comme je vous lâcherais bien vite c'te manigance de paperasses ; comme je ferais aller les marches, comme je rempognerais mon battant, comme je jerais bistanclaque à n'enfoncer la grosse cloche de Saint-Jean. Après tout, c'est ben plus drôle de tramer de satin pour chausser les appats t'enchanteurs du sesque qu'embellit les jours de note essistence que de passer sa vie à mâchurer du papier rose.

JEAN GUIGNOL.

UNE PROCLAMATION DE TROCHU

Que vient-on de découvrir ??? Une proclamation imprimée, une proclamation de Trochu. Lisez-la, et vous vous direz après que si Trochu n'avait pas foi en la patrie, il avait foi en sainte Geneviève.

« Je suis croyant, dit-il, et j'ai demandé à sainte Geneviève,

libératrice de Paris au temps de l'invasion des Barbares, de couvrir encore une fois Paris de sa protection. Elle a voulu qu'à l'heure même ce vœu fut exaucé. Elle a providentiellement inspiré à l'ennemi la pensée du bombardement qui déshonore les armes allemandes, qui déshonore la civilisation, et qui met en lumière, d'une manière si touchante, la fermeté du peuple de Paris. »

Sainte Geneviève a manqué son entrée. Elle n'a pas couvert Paris. Moins de quinze jours après Paris était livré.

— Avec un K, monsieur, avec un K, dit la mère de Jack au supérieur.

Le *ch* de Trochu se prononce K. Nous le savions déjà : cette proclamation l'apprend à ceux qui l'ignoraient.

CADET.

ÉVANGILE NELON SAINT-PAUL (BERT)

1. En ce temps-là, vivait un savant vivisecteur l'une des plus fortes têtes de la Faculté et de la Bourgogne, appelé Paul Bert.

2. Il était d'une religion nommée : le Gambettisme ; il prêchait la bonne parole.

3. Mais le dieu mourut, et Paul Bert se convertit à la loi nouvelle et servit, à plat ventre, Monsieur Jules Ferry, tombeur du dieu.

4. Il prêcha les vertus des expéditions lointaines et vota une foule de millions entortillés dans une foule d'ordres du jour de confiance.

5. Comme il regardait sur la route de Damas s'éloigner un corps expéditionnaire, une grande lumière l'aveugla.

6. Cette lumière tombait du ciel et une voix lui parla.

7. Quelque soin qu'elle prit de se déguiser, Paul Bert la reconnut : c'était la voix du dieu qu'il avait si lâchement lâché.

8. La voix lui dit : « Paul, Paul, Ferry est un crétin et ceux qui l'ont soutenu sont des crétins aussi. »

9. Paul Bert, qui a beaucoup d'humilité, répondit : « C'est bien possible ! » Puis il réfléchit quelques instants et s'écria :

10. « Oui, je suis un rude crétin, le Tonkin est une folie et les millions que j'ai votés sont bel et bien perdus. »

11. Là-dessus, il prit l'express de Lyon et prêcha le contraire de ce qu'il avait toujours prêché.

12. Et Jules Ferry fit un nez auprès duquel celui d'Hya-cinthe est de la Saint-Jean.

13. Car lorsque les apôtres s'en vont, la religion est bien malade.

MADELON

DERNIÈRE HEURE

Octavio a Guignol. Paris, minuit.

Denise, pièce de Dumafisse, pleine de Bardannes. Que faire ?

OCTAVIO.

Guignol à Octavio. Lyon, 2 heures.

Rien du tout. Dumafisse, un peu cafard devait aimer les Bardannes.

GUIGNOL.

FEUILLETON DE L'ANCIEN GUIGNOL

SIGURD

(Musique de M. Ernest REYER, — Paroles de MM. Camille du LOGLE et Alfred BLAU.)

La semaine dernière le public Lyonnais était convié par la Direction de nos Théâtres municipaux à une véritable fête artistique : il s'agissait de la première de *Sigurd*. Le nouvel opéra de M. Reyner n'avait été joué jusqu'ici qu'au théâtre de la Monnaie, aussi, au public habituel de nos théâtres, s'était mêlé ce jour-là quelques parisiens accourus pour assister à cette solennité musicale ; et si l'auteur lui-même n'était pas présent, la faute en est à l'incident fâcheux dont les journaux de Paris se sont occupés, et dont nous parlerons tout à l'heure.

Mais procédons par ordre et commençons par dire quelques mots du livret de MM. du Logle et Blau sur lequel M. Reyner a écrit cette belle et savante musique que nous avons entendue l'autre soir.

Le sujet de *Sigurd* a été tiré des *Nibelungen*, cette vieille épopée allemande dans laquelle Wagner a déjà puisé ses principaux opéras : ces récits, comme tous ceux des temps préhistoriques, sont en effet remplis de fictions mythologiques bien faites pour inspirer le poète ou le musicien. L'action se passe au moment où le farouche Attila faisait trembler toute l'Europe du bruit de ses exploits, et les auteurs nous racontent comment il extermina les Burgondes, victimes des haines intestines de ses deux principaux chefs Sigurd et Gunther. Suivons donc le livre acte par acte.

Premier acte. Nous sommes dans une salle du palais de Gunther ; Hilda sa sœur confie à sa nourrice Uta qu'elle aime sans espoir le vaillant héros qui la délivra un jour qu'elle

LE ZINC LÉGISLATIF



« A quelque point de vue qu'on se place, qu'on recherche le nombre des séances, leur durée ou la qualité des produits demandés ou consommés, on arrive toujours à ce résultat que les charges pesant sur la buvette vont sans cesse en accroissant. » Ainsi s'exprime le rapporteur du budget de la buvette.

« Beuvez frais » n'est pas seulement la devise de Rabelais, nos honorables, de plus en plus altérés, boivent frais ou chaud ; tous les ans, ils consomment davantage. Cependant, on remarque une diminution la première année de chaque législature. Cette diminution s'explique. Les nouveaux députés n'abordent que timidement la buvette ; une certaine pudeur les éloigne du zinc législatif. Pour leur faire avaler une groseille à l'eau, c'est toute une affaire. Mais ils s'enhardissent ; entre eux et les flacons multicolores une commune sympathie s'établit. C'est en face d'un généreux madère ou d'un troublant Xerès qu'ils s'échauffent, se montent, se troublent.

Truelle ne lancerait jamais une interruption sans, au préalable, s'humecter le gosier avec un excellent bordeaux. Tel député muet se découvre, en face des fioles aux cols étrangers, une éloquence de haut ton. On verrait quelquefois à l'*Officiel* le nom de M. Laureçon, si l'*Officiel* enregistrait des apostrophes dans ce goût : « Donnez-moi donc une grenadine au kirch ! »

De farouches intrusings, si pâles dans leurs votes, ne sont véritablement rouges qu'à la buvette — grâce au vin enlumineur de trognes.

« Pai-t-on à boire ? » s'écria un jour, au Congrès de Versailles, M. de Douille-Maillefeu. Si l'on ne payait pas à boire, gros comte, le ministère n'aurait jamais de majorité. Lorsqu'il manque des voix c'est à la buvette qu'on les recrute. M. Ferry prend les hésitants sous le bras, fait verser une groseille, attrape la carafe, l'approche du verre de son interlocuteur et lui dit : « Vous permettez ? » Comment ne pas accorder sa confiance à un ministre qui a préparé votre boisson ? Dans la *Camaraderie*, le ministre charge une jolie femme d'assurer sa majorité. Moyen dangereux : la buvette vaut cent fois mieux.

Un jour il manquait une voix à je ne sais quel vote de confiance ; on avait compté sur un député bourguignon, assez bizarre et grand humeur de piot. Le sous-secrétaire

était tombée aux mains des ennemis Uta l'encourage et lui dit que, grâce à un philtre qu'elle a composé, Sigurd à son tour brûlera pour elle d'un violent amour. Arrivent les envoyés d'Attila qui demandent pour leur chef la main d'Hilda : sur son refus ils lui remettent un bracelet qu'elle n'aura qu'à faire parvenir à Attila pour qu'il arrive à son secours. Gunther et son fidèle serviteur Hagen se disposent à partir pour délivrer Brunehild, une Walkyrie ou déesse qui avait été chassée du ciel et condamnée à dormir dans un palais de feu, jusqu'à ce qu'un vaillant guerrier vienne la délivrer ; elle devait alors devenir son épouse pour prix de son courage.

Sigurd qui a formé le même projet vient défier Gunther ; mais Hilda lui verse le philtre mystérieux et notre héros pris d'un nouvel amour offre à Gunther de l'aider à délivrer Brunehild se réservant de lui demander plus tard le prix de son dévouement.

Deuxième acte (quatre tableaux). — Sigurd, Gunther et Hagen arrivent en Islande ; les prêtres d'Odin célèbrent le sacrifice et le grand prêtre essaye de les dissuader de leur projet téméraire ; d'ailleurs un seul doit tenter l'entreprise. Sigurd restera donc et pendant que Gunther et Hagen retournent chez eux le prêtre lui remet le cor sacré d'Odin qui devra résonner trois fois. Au premier appel du cor apparaissent des fantômes, des Elfes, des Niss, et tous les démons Scandinaves mais le jeune héros ne craint rien et sonne encore. Alors apparaît le palais de feu dans lequel il se précipite, et il se trouve transporté dans une salle magnifique en face de la Valkyrie endormie qu'il touche de son épée. Brunehild se réveille, le palais s'écroule et son lit transformé en nacelle de cristal flotte sur un lac.

Troisième acte (deux tableaux). — Sigurd a ramené Brunehild au palais de Gunther, mais comme il avait le visage couvert par la visière de son casque elle n'a pu voir ses traits. Gunther se présente donc comme son libérateur et l'épouse tandis qu'il donne Hilda à Sigurd. Au moment du double mariage le tonnerre gronde ce qui pour Uta est un fatal presage.

d'Etat lui avait fait avaler une demi-douzaine de petits verres. Scrutin public à la tribune, on s'aperçoit avec terreur de l'absence du député bourguignon. Il est à la buvette. Un caniche quelconque, M. Langlois, si vous le voulez, revient haletant, auprès du ministre : « Nous sommes perdus, il est saoul, il ne peut plus parler, » — « Il ne peut plus parler, reprend le ministre, tant mieux nous aurons sa voix ! » En effet on le vit péniblement gravir la tribune et glisser un carton blanc dans le bocal à bulletin. Cette conversation surprit des bourguignons venus à la séance ; ils rapportèrent, en rentrant chez eux, que leur député, il est vrai, avait voté pour le ministère, mais qu'en votant il était diablement ému.

Autrefois, l'orateur se contentait du verre d'eau sucrée, ce verre d'eau était un emblème, le compliment obligatoire de la tribune. De plus il était d'une très haute portée philosophique, car il avait pour devise : « Remuez, le sucre est au fond. — » Son règne est passé. Au verre d'eau on a substitué la menthe d'abord — parce que de loin on jurait de l'eau ; puis le vin blanc hypocrite — le vin de la messe. — Puis on osa teinter l'eau avec du rhum, insensiblement on fonça la teinte. Le verre d'eau devint chamois, turquoise, il passa par tous les tons des ocres, devint terre-sienne avec le madère, terre-sienne brûlée avec le malaga. Puis enfin, effrontément rouge comme le sang de la vigne.

Il n'y a plus de verre d'eau sucrée qu'en province, sur la chaire des professeurs qui ne se nourrissent que de Platon et de racines grecques et à la salle des conférences.

Celui qui devait donner l'exemple de la modération, c'est l'évêque Freppel ; mais, estimant, sans doute, que Jésus, pour avoir changé, à Cana, l'eau en vin, préférerait le vin à l'eau, le fougueux évêque boit du vin. Octave dit à Marianne, dans les *Caprices*, que sa bouteille de Lachryma faillit passer tout entière dans la chaleur de son premier baiser. M. d'Angers a de ces passions pour son verre de madère. Quand il y plonge son nez pointu, il n'en reste pas un rubis pour l'ongle. Les moindres harangues coûtent à la buvette une bouteille de vin. Ce n'est pas trop pour servir ce sacré orateur, de deux domestiques.

Un ancien poète aristophanesque découvrit le principe du mouvement perpétuel : c'était de porter à la bouche le verre plein à mesure qu'en descendait le verre vide. Monseigneur est de cet avis. Le plateau d'argent supportant le liquide sur le marbre n'est pas posé, que Son Eminence en demande un autre.

Etonnez-vous, après cela, que l'évêque d'Angers ait l'émotion si facile, qu'il soit si exubérant dans ses gestes et ne sache plus, une fois à la tribune, comment en descendre.

On ne s'imagine pas assez qu'il existe une buvette dans les couloirs du Palais-Bourbon et du Sénat, autrement serait-on surpris quand X... chancelle, quand Y... barbotte et quand Z ne dit rien. Puis aussi que de vérités nous devons pas au malaga et au frontignan à l'œil ? Le jour où M. Ferry laissa échapper dans le sein — cachez ce sein que je ne saurais voir — dans le sein de la commission du budget, qu'il ne fallait pas faire voter des impôts l'année des élections, ce jour-là, M. Ferry avait son plumet. Il s'était approché de la sainte table et, aussi imprudemment que Rosine, s'était livré au peti bleu. *Bonum vinum letificat cor hominis.*

Le cœur réjouit sur la main, notre premier ministre laissa échapper une vérité qui fait le tour de France.

Quatrième acte (deux tableaux). — Brunehild sent naître son amour pour Sigurd ; Hilda jalouse lui raconta qu'on l'a trompée et la déesse détruit alors le charme qui pèse sur son véritable libérateur ; ils s'aiment, mais Gunther jaloux fait tuer Sigurd par Hagen et du même coup Brunehild tombe expirante ; tandis que Hilda envoie son bracelet à Attila pour qu'il vienne venger la mort de son époux Sigurd. Tel est le livret, examinons maintenant la partition.

**

La musique de *Sigurd* appartient à la nouvelle école ; l'école de Wagner et de Massenet. Avec la méthode des nouveaux maîtres, l'opéra n'est plus une suite de mélodies reliées par des récitatifs plus ou moins harmonieux ; c'est le drame lyrique qui se déroule dans toute sa puissante conception. La musique ne se contente pas d'accompagner l'action, elle se vivifie et parle le langage de chaque héros. De là ces « leit motive », ces petites phrases de quelques notes, particulières à chaque sujet, et qui reviennent toutes les fois que celui-ci prend part à l'action qui se déroule devant nos yeux.

L'orchestre prend ainsi une importance capitale ; c'est lui qui souvent nous dira ce qui se passe en scène, suivant le leit motive qu'il nous répétera.

M. Reyner ne s'est pas départi un seul instant de son système en lequel il a toute confiance ; rien n'a été sacrifié au succès. Aussi le public, habitué qu'il était à entendre les opéras écrits dans un tout autre style, a-t-il été tout d'abord un peu surpris ; puis à mesure qu'il les a mieux comprises il s'est pris à admirer ces pages magnifiques.

L'ouverture est faite des airs farouches de ces guerriers sauvages ; ces accords puissants se trouvent agréablement coupés par les mélodies qui bercent le sommeil de Brunehild. Admirablement exécutée par notre vaillant orchestre, qui sous la direction de M. A. Luigini a fait merveille, cette ouverture, je le crois, gagnerait à être exécutée par un ensemble plus nombreux en instruments à cordes, tels que ceux des concerts parisiens par exemple : car les cuivres couvrent de temps à autre le reste de l'orchestre. Cependant

Mais l'exemple ne sert à rien : on boit plus que jamais. Le budget de la buvette va en augmentant. Nous n'y voyons pas de mal, car le jour n'est sans doute pas éloigné où nous lirons dans les courriers parlementaires : « Hier, il n'y a pas eu séance : le Sénat avait mal aux cheveux et la Chambre avait son petit jeune homme. »

Et dire que ce sont ces députés-là qui ont fait une loi sur l'ivresse ! Tas d'Ilotes, va !

GNAFRON.



REVENDEICATION DE PROPRIÉTÉ

ou
le Grand Complot de Lyon

Perraudin embêté par Piétri

M. Piétri nous adresse cette lettre :

Monsieur le Rédacteur de l'*Ancien Guignol*,
Voudrez-vous me faire la charité de vos colonnes pour insérer cette lettre que j'adresse à M. Perraudin ? Je compte sur votre obligeance. En souvenir de ce service si l'empire revient, je ne vous ferai mettre que des poucettes en cuivre nickelé.

PIÉTRI.

Voici la lettre :

Monsieur Perraudin,

On m'apprend qu'un grand complot a été découvert par vous à Lyon. Des anarchistes devaient voler les poudres du Stand, en confectionner des bombes et faire sauter toute la ville.

Cette nouvelle m'a ému : vous m'avez rappelé les bombes du procès de Blois, qui ratèrent, mais cependant permirent à mon patron de coffrer un certain nombre de braves gens. C'est moi, monsieur qui suis l'inventeur des complots contre la sûreté de l'Etat. J'ai pris un brevet et ceux qui se servent de mon invention me doivent des droits d'auteur. Je pourrais vous identifier un procès en contrefaçon, j'aime mieux vous donner des conseils.

Vous avez un excellent moyen entre les mains, vous n'en avez pas tiré partie.

Qu'avez-vous fait ? Une note apprenant à Lyon consterné qu'il allait sauter comme un vulgaire rognon.

Très beau, le coup de la poudrière, mais dites donc, il fallait amener graduellement l'émotion ; faire traîner ça en longueur ; arrêter un compère, qui eut avoué avoir fabriqué des bombes, envoyer aux journaux un dessin représentant des engins explosibles.

je le répète toutes les nuances en ont été fort bien rendues.

Le premier acte est le plus long et peut être aussi le moins agréable ; je citerai cependant l'air d'Uta, l'entrée du roi Gunther, la ballade de Brunehild, chantée par Hagen, qui n'a que le défaut d'être écrite un peu haut pour une basse, le quatuor très original des envoyés d'Attila et l'entrée de Sigurd.

Le second acte, le plus joli, commence par un chœur de prêtres de la plus grande simplicité et aussi du meilleur effet ; la première phrase revient du reste très souvent à l'orchestre. Le trio pour ténor, baryton et basse admirablement interrompu par une belle phrase de ténor, a produit également un excellent effet comme aussi la musique du ballet qui ne manque pas d'originalité et surtout le reveil de Brunehild qui constitue la plus belle page de la partition.

Au troisième acte nous remarquons l'air de Gunther son duo la Valkrie et l'air de fête de Hagen auquel on peut faire le même reproche qu'à celui du premier acte.

Le quatrième acte commence par un chœur de femmes empreint de triste se après lequel nous citerons le duo de Valkyrie et de Hilda et puis la charmante scène entre Sigurd et Brunehild.

Tels sont les principaux passages, que l'on remarque à première audition mais nul doute que cette partition monumentale contienne mille autres détails charmants qui ne peuvent être saisis qu'après plusieurs représentations.

Voyons maintenant quelle a été l'interprétation à Lyon de l'œuvre de M. Reyer.

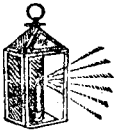
Le rôle de Sigurd demande un ténor possédant à la fois la puissance des notes élevées pour faire retentir ces notes guerrières du farouche héros et l'expression nécessaire pour rendre cette admirable scène de l'amour qui s'éveille auprès de Brunehild. La direction qui a la bonne fortune de posséder M. Massard pouvait donc prévoir le plus vif succès. Notre ténor possède en effets toutes les qualités nécessaires pour le rôle de Sigurd et nous sommes heureux de le féliciter de cette excellente création.

Mais non, en trois jours vous brodez ça. Trop de hâte, mon cher, trop de hâte. Au moins si vous me pastichez, pastichez moi heureusement Prenez moi comme maître jusqu'au bout.

Vous lancez une bombe et c'est le rire qui éclate.

Tenez je suis bon homme, la prochaine fois, je me tiendrai à votre disposition.

Tout à vous,
PIÉTRI.



LA MASCARADE JUDICIAIRE

Le carnaval commence avec les bals masqués. Le Midi, ayant le monopole des primeurs, a des chienlits avant nous. Il ne se promène pas de nuit, honteusement comme nos gentilshommes Henri II, ils sortent en plein jour. Le tribunal de Cette a été le théâtre d'une mascarade imprévue.

C'était il y a quelques jours. Des citoyens, divisés sur des questions de travail, allaient soumettre leur cas aux égaux qu'ils avaient élevés à la prud'homie. Une fois entrés dans la salle du tribunal, ils furent très surpris de voir les sièges occupés par des individus vêtus de robes noires, coiffés de toques, ayant ceintures et rabats. Les plaideurs voulurent se retirer ; ses déguisés étaient sans doute des mauvais plaisants ; les prud'hommes, habillés comme tout le monde, ne tarderaient pas à arriver et à chasser ces chienlits de leur temple.

Mais ces chienlits étaient les vrais prud'hommes. Ils s'étaient affublés d'accoutrements bizarres, vexés de ne porter que la médaille d'argent pour tout emblème. Aucune loi ne permet aux délégués du travail de se costumer de la sorte et le *National* est fort contrarié. Il reproche à ces magistrats ce que Sarcey reproche à Mounet-Sully, leur amour du panache. Il dit et parle d'or : « Nous comptons bien que M. le ministre de la justice saura faire cesser cette mascarade qu'une administration préfectorale vigilante n'aurait pas laissée se produire. »

Le mot mascarade y est et y est bien.

Ce costume qui indignait tant le *National* est aussi celui des membres des tribunaux de commerce. Nous savons qu'il est ridicule, mais, en gens logiques, nous le trouvons aussi ridicule sur le corps d'un juge que sur celui d'un prud'homme. Au sortir du bal des étudiants, on accueillera avec des quolibets et des huées les débardeurs, les seigneurs vénitiens et les mousquetaires du roi. On ne s'occupera pas du mannequin trimballant ces frusques ; on ne demandera pas aux déguisés : « Es-tu Gentran ou Alphonse ? Est-ce toi qui éclaire ou est-ce elle qui casque ? On siffle de confiance, on plaisante sans crainte. Une chienlit est une chienlit. Les jambes embarrassées dans le jupon noir, le crâne couvert du bonnet carré, les membres du tribunal de commerce sont aussi grotesques que ceux des membres du conseil des pru-

La voix puissante et très étendue de M. Berardi convient admirablement au rôle de Gunther ; cet artiste a du reste fort bien dit la scène du 3^e acte avec Brunehild. Citons encore M. Queyrel fort bien sous la peau d'ours de Hagen et qui s'est admirablement tiré d'un rôle écrit un peu haut pour une basse ; M. Paravey très correct dans le rôle du Grand-Prêtre et M^{me} Linse dans Uta.

J'ai réservé pour la fin M^{lles} Millie et Leslino, car il est besoin de quelques explications sur ces deux rôles, qui furent la cause de cet incident Dufour-Reyer.

Alors qu'il était question de monter Sigurd M^{llo} Leslino fut agréé par M. Reyer pour jouer Brunehild ; cette artiste ayant en effet répété sous la direction de l'auteur celui-ci pouvait ainsi être tranquille sur l'interprétation de son rôle favori.

C'est alors que la direction engagea M^{lle} Millie, une débutante, et lui confia le rôle principal donnant celui de Hilda à M^{llo} Leslino. Cette dernière quoique justement blessée dans son orgueil d'artiste de se voir préférer une débutante étudia son nouveau rôle. Les répétitions marchaient lorsque M. Reyer apprend la nouvelle distribution. Ne sachant jus qu'à quel point il pouvait se fier au talent de M^{lle} Millie pour une pareille création il fait signifier à M. Dufour défense de jouer son ouvrage.

Tel est le seul motif de l'opposition de M. Reyer ; il était nécessaire de s'en expliquer clairement, d'autres raisons et des plus fausses, en ayant été données par certains journaux.

La direction de nos théâtres ne pouvait reculer : tout était prêt. La représentation eut donc lieu quand même. Aujourd'hui tout est arrangé et M. Reyer a télégraphié à M. Dufour qu'il pouvait continuer librement les représentations de son ouvrage.

Reste à savoir si l'interprétation ne s'en est pas un peu ressentie. M^{lle} Millie possède en effet une voix fraîche et agréable mais qui manque de force et d'étendue dans le registre grave ce qui a nécessité quelques transpositions. On s'aperçoit également d'un manque d'habitude de la scène.

d'hommes. Ce qui est mascarade pour les uns est mascarade pour les autres.

Mais encore, ceux que nous citons sont-ils vêtus de noir, couleur très seyante. Dans le carnaval bariolé, le noir tient une place modeste. Il n'en est pas de même du rouge, du jaune ou du violet. Vous parlez de mascarade, vous vous offusquez lorsqu'un individu s'est affublé d'un domino, que diriez-vous donc s'il portait le bonnet jaune de l'instruction publique ou la robe couleur sang de la cour d'assises ?

Que deviennent ces comparses, aussi sombres que les médecins de Molière, à côté de leurs illustres collègues ? Des chienlits. Ce sont des premiers présidents, des grands maîtres de l'Université, des professeurs et des juges.

Quand l'huissier — encore une chienlit — a crié : « la cour », des vieillards s'avancent, des bourrelets galonnés d'or sur la tête, retenant leur robe écarlate. Est-il vision carnavalesque comparable ? J'en appelle au souvenir de ceux dont c'est la joie de jouer du spectacle des bals à l'entrée : L'Alcazar compte-t-il danseurs aussi bouffons ? On ne fait pas de ces masques-là sur mesure. Puis, en quelque souci fût-on de trifier, on hésiterait, par amour-propre, à copier certains juges sur nature.

Mais cette folie des honneurs, qui fait son Mardi-Gras toute l'année, après avoir dépouillé son hilarante garde-robe pour les cours de cassation, les cours d'appel, les cours d'assises, les tribunaux correctionnels, les tribunaux de commerce, entre aux académies et fait endosser à plus de cent vieillards des habits à palmes vertes Elle empanache des chapeaux de généraux et d'amiraux, elle passe la souvenirière à tous les maires de France, et met à M. Grévy un ruban rouge en sautoir.

La mascarade est officielle et ses déguisements sont des faveurs. N'empêche qu'elle est la mascarade Le *National* a laissé échapper le mot juste sans le vouloir.

Nous acceptons ces accoutrements idiots, où, du moins, ne savons nous en défair. Et, pourtant, nous nous tordons de rire quand Bamboula nous apparaît, se pavanant dans la défroque usée d'un figurant des anciens cirques. Qui empêche Bamboula de rire quand se pavane M. le premier président, roide et guindé dans sa jupe de fille ?

Les conseillers prud'hommes de Cette ont subi l'influence du milieu : ils ont tenu la magistrature pour une mascarade et ils se sont imaginés qu'ils ressembleraient davantage à des juges s'ils re semblaient un peu plus à des chienlits.

GEORGES LETELIER.

CHIEN-CAILLOU

C'est une histoire étrange que celle de Chien-Caillo. Chien-Caillo était un nom de lutte. Ce fut Champfleury qui baptisa ainsi le graveur original, dans une nouvelle très poétique que le graveur ne lui pardonna jamais.

Si du métier qui lui était l'idée de mourir il était graveur, il était tanneur du métier qui le faisait vivre. Il demeura, il y a cinquante ans, dans le faubourg Saint-Marceau. Ce sauvage

M^{lle} Leslino au contraire a tiré un excellent parti du rôle d'Hilda dans lequel elle a fait preuve des qualités de chanteuse et de comédienne qu'on lui connaît. Le duo du quatrième acte nous a montré toute la différence de ces deux artistes, en même temps qu'il nous a fait regretter ce contre temps qui nous a privé de l'entendre en Brunehild.

En terminant, renouvelons encore nos félicitations à M. Lugini ainsi qu'à nos excellents solistes de l'orchestre.

Somme toute l'interprétation de Sigurd ne doit pas faire regretter à M. Reyer d'en avoir autorisé les représentations.

Reste à parler de la mise en scène. Les décors de M. Genivet sont splendides et mériteraient d'être examinés tableau par tableau ; malheureusement la place me manque et je me contente de signaler le « Folkanger » ou champ des morts du second acte qui est saisissant.

Les costumes ont été dessinés par notre compatriote M. Bianchini. Ce n'est pas là chose facile que de reconstituer un par un ces costumes d'une époque aussi éloignée, si l'on veut respecter les quelques données archéologiques que l'on possède et en même temps qui produisent un excellent effet pour la scène.

C'est là ce qu'a su faire M. Bianchini ; impossible de peindre le succès qu'ont obtenu ces armures brillantes, ces casques de forme bizarre, le tout entremêlé de peaux de fauves et d'étoffes aux couleurs éclatantes. Voilà qui fera grand honneur au talent et au bon goût de leur auteur, M. Bianchini, à qui nous sommes heureux d'adresser de bien sincères compliments.

N'oublions pas non plus M. Ruby, chargé de régler les ballets, et le régisseur général qui a dû veiller à la mise en scène de cet important ouvrage ; et pour terminer, félicitons M. Dufour de l'heureuse idée qu'il a eue de nous donner à Lyon la première de l'Opéra de M. Reyer sans rien ménager pour une mise en scène vraiment digne de l'Opéra.

Voilà de l'excellente besogne de décentralisation artistique.

G. FERRIEUX.

La place nous ayant manqué pour examiner suffisamment l'œuvre de M. Bianchini, nous publierons à ce sujet, dans notre prochain numéro un article curieux :

LE COSTUME AU THÉÂTRE

avait trouvé son idéal dans un roman de Fenimore Cooper. Il burinait à sa guise, sans maître; niant l'art qui s'apprend, refusant même les conseils de la nature, puisant tout en lui. Cet irrégulier fit ainsi partie du Sénacle de la bohème dont Murger fut le très touchant historiographe. Il n'était point le moins connu de la bande joyeuse qui sut faire un si riche écrivain des larmes de la vingtième année.

Il habitait un grenier, alors, non loin de la tannerie et vivait content, en famille, très aimé de ses poules, de ses chiens, de ses chats et de ses lapins. Il consacrait deux jours aux peaux saignantes et le reste à l'art. Il burina deux planches célèbres: la *Fuite en Egypte* et le *Bon Samaritain*, inextricable fouillis, forêt vierge de traits voulus, œuvres saisissantes et insaisissables, où s'imprime la griffe indélébile du moi.

On ne crève pas tout de suite à faire ce métier-là; Chien-Caillou y mit soixante-trois ans.

Cette semaine, surpris de ne pas voir l'artiste fumer ses pipes en bâillant aux moineaux, habitués à cet épouvantail fait de loques, on ouvrit l'immense hangar où il dormait à tous les vents. On le trouva étendu sous deux matelas troués, une canne entre les mains: Chien-Caillou était mort.

Il paraît que cet irrégulier eut une famille; mais, si déguenillé, si bizarre, si peu tout le monde, les petites ont oublié, en grandissant, leur vieux sauvage de père. Et ce n'est que par fantaisie, sans doute, que l'été dernier, une blonde et jolie fille, vêtue comme une princesse de féerie, ensoleilla pendant quelques heures le vaste hangar de suite.

Jamais Chien-Caillou ne parlait des siens; il ne laisse à la réalité derrière lui que plusieurs chefs d'œuvre dont les marchands, qui depuis dix ans guettent la mort de l'artiste, vont tirer un prix fou, — et un chat efflanqué, maigre, sinistre, indépendant, qui s'était rapproché de Chien-Caillou à mesure que les amis s'en étaient éloignés.

CHAMPAVERT.

CHRONIQUE DU POULAILLIER

GRAND-THÉÂTRE

Nous avons eu au Grand-Théâtre déjà plusieurs interprétations différentes du chef-d'œuvre de Bizet mais jamais nous n'avons eu un ensemble aussi bon que celui de samedi soir. M. Degenne, dont nous avons déjà apprécié le talent, nous a montré un don José tout autre que celui des précédentes représentations; sa voix puissante dans le registre supérieur lui permettant de suivre le rôle sans être obligé

d'escamotter les notes élevées. De plus il a joué ses deux derniers actes avec un talent de comédien dont il n'avait pas fait preuve jusqu'ici. M^{lle} Jacob est, comme toujours, charmante dans le rôle de Micaëla qu'elle dit encore avec le plus grand goût.

M^{lle} Mendès est engagée pour chanter le rôle de Carmen. Cette artiste est une voix assez étendue, mais légèrement voilée dans les notes graves; assez bonne comédienne elle a peut-être eu le tort d'exagérer un peu ses efforts de scène. Somme toute elle a su se faire applaudir et même rappeler avec M. Degenne.

Enfin MM. Corpait et Paravey, M^{lles} Sivori et Hodal complétaient un bon ensemble.

Nul doute que dans ces conditions *Carmen* ne fasse quelques belles recettes.

CÉLESTINS

Les *Petites Godin*, comédie-vaudeville en trois actes de M. Ordonneau, font en ce moment les délices de Parisiens, interprétés par la troupe du Palais-Royal. A Lyon le succès a été au moins très maigre. Cette bouffonnerie ne tenant debout que par l'entrain et la perfection de ses interprètes est venue échouer devant l'interprétation médiocre des Célestins. MM. Belliard et Demey, nos deux bons comiques n'ont pu sauver la situation.

Aussi la Direction s'est hâtée de nous donner *Serge-Panine*.

Mais hélas, il faut le constater, là encore le succès a été des plus maigres.

La salle était loin de présenter le coup d'œil qu'elle offre ordinairement pour les jours de première représentation. Peu de monde aux galeries et aux fauteuils. La comédie de M. Georges Ohnet n'est pas en effet une primeur pour le public lyonnais qui a déjà dans le même ouvrage applaudi à Bellecour l'excellente interprétation de Madame Pasca.

Les spectateurs sont restés très froids pendant les deux premiers actes. Le jeu terne des rôles secondaires n'est pas pour donner un peu de vie aux longues scènes d'exposition que comporte l'adoption du roman au drame. Les trois derniers actes ont eu plus de succès auprès du public. Madame Antonelli s'est tirée avec honneur d'un rôle écrasant. MM. Gerbert et Jalabert ont été aussi très applaudis de leur côté, bien que quelques scènes aient peut-être été interprétées à contre-sens et que plusieurs situations fort dramatiques n'aient abouti qu'à dérider les spectateurs.

En somme le succès de *Serge-Panine* est bien inférieur à celui du *Maître de Forges* et il est peu vraisemblable que le premier ouvrage attire aux Célestins autant de monde que le second.

Attendons le *Député de Bombignac* et *Mam'zelle Nitouche*, et espérons que la direction sera plus heureuse avec ces deux comédies.

BAL DES ETUDIANTS

La commission du Bal des Etudiants s'est réunie et s'occupe très activement de l'organisation; cette fête de bienfaisance promet d'être cette année au moins aussi brillante que les années précédentes.

Nous tiendrons nos lecteurs au courant.

CIRQUE RANCY (Avenue de Saxe)

Tous les soirs à 8 h., grande fête équestre. Les jeudis et dimanches, représentation supplémentaire à 3 h. après midi, la salle sera éclairée au gaz, et toutes les attractions y prendront part.

CIRQUE PLÈGE (Cours du Midi)

Tous les soirs, à 8 h., représentation. Les jeudis et dimanches, deux représentations la première à 3 h. et la seconde à 8 h.

THÉÂTRE-GUIGNOL (du Passage de l'Argue)

Tous les soirs à 8 h. spectacle varié terminé par la *Tour de Nesles*, grande parodie en 6 tableaux.

POLYTE DU PLATEAU

Notre collaborateur, chargé d'apprécier les œuvres admises cette année au Salon Lyonnais, commencera dans notre prochain numéro son étude de critique artistique;

IMPRIMERIE MODERNE

70, Cours de la Liberté, 70

Lettres, Thèses, Journaux, Prospectus, Affiches, etc., à des prix modérés.

Le Rédacteur-Gérant, FERRIEUX.

Lyon. — Imprimerie Moderne, Cours de la Liberté, 70.

LES RR. PP. PRÉMONSTRÉS

DÉPÔT GÉNÉRAL: RONZIÈRE et C^{ie}, droguistes, 12, Rue Tupin, Lyon
Envoi franco contre 3 fr. 10 en timbres ou en mandat-poste.
Pharmacie du Bât-d'Argent, rue Bât-d'Argent. — Casimir, 82, avenue de Saxe, et toutes les pharmacies.

De l'Abbaye de Saint-Michel

ont trouvé le moyen de guérir les par l'emploi des *Dragées à base de Valériane de zinc* et des principes actifs du *Quinquina*, préparées par BAIN, pharmacien-chimiste. PRIX: 3 francs.

Migraines Névralgies Névroses

AUX ASTHMATIQUES

Tel est le titre d'un très curieux petit ouvrage dont la 10^e édition vient de paraître en Librairie. On y trouvera d'intéressants détails sur un traitement qui permet d'obtenir sans médicaments la guérison radicale de l'Asthme, du Catarrhe et de la Bronchite. Cette brochure sera adressée gratuitement à tout lecteur de ce journal qui en fera la demande à l'Auteur; M. LA TOUCHE, 5, rue Bayard, Paris, on y joignant 30 cent, en timbres poste pour frais d'envoi.

AUX MÉDAILLES

PRIX-FIXE

Maison J.-C. SIMIAN

74 & 76, rue de l'Hôtel-de-Ville LYON

Voulant être agréable à sa clientèle, la Maison J.-C. SIMIAN met en vente un stock très avantageux de Chaussures grises pour dames, fillettes et enfants, depuis 2 fr. 25.

Les Magasins sont fermés les dimanches et fêtes.

A LOUER

Ecurie pour 3 chevaux

Remise, fenil et logement au-dessus pour cocher. S'adresser, 22, quai des Brotteaux, ou à l'Agence Fournier, 14, rue Confort.

LE PROGRÈS AGRICOLE ET VITICOLE

ORGANE DES CULTIVATEURS ET VIGNERONS
Parait tous les dimanches
Abonnement d'essai pour un mois, 75 c. 8 fr. par an
Adresser les demandes à
M. le Directeur du Progrès Agricole et Viticole, à Villefranche (Rhône)

AGENCE AGRICOLE ET VITICOLE VERMOREL

192^e Prix et Médailles
A VILLEFRANCHE (RHÔNE)
Construction d'instruments d'agriculture et de viticulture: Locomobiles, batteuses, trieuses, charmes, scarificateurs, presses, etc., etc.
Fabrique d'engrais chimiques pour toutes cultures. Engrais viticole de 40 f. 50 à 23 fr. les 100 kil.
SERVICE CONTRE LE PHYLLOXERA
Sulfure de carbone. Pals. Barils en fer. — Vignes américaines. Greffoirs Kunde.
Envoi franco de renseignements et Catalogues.

BANQUE GÉNÉRALE DE LYON

8 et 10, rue de la Bourse, 8 et 1
Société anonyme. Capital, 4,750,000 fr.

La Banque bonifie

Aux dépôts de fonds remboursables
A vue 20%
A CINQ Jours de vue. 30%
A SIX mois 41/20%
A un an et au dessus. . . 50%

Escompte. — Encaissement
Achat et vente de valeurs, Coupons
Renseignements. Emissions

AU CHINOIS PAPIERS PEINTS

Soldes exceptionnels, défiant toute concurrence, 50 pour 100 de rabais, depuis 18 centimes le rouleau.
Rue Centrale, 11, entre l'église Saint-Nizier et la rue Dubois.

En vente A L'AGENCE V. FOURNIER 14, rue Confort, 14 LISTE OFFICIELLE

DU TIRAGE DÉFINITIF DE LA LOTERIE DES ARTS DÉCORATIFS
PRIX: 10 CENTIMES
Par correspondance: 15 centimes

L. BOULANGER, éditeur, 83, rue de Rennes, PARIS

DICTIONNAIRE UNIVERSEL ILLUSTRÉ DE LA GÉOGRAPHIE ET DES VOYAGES

comprenant: la description physique, politique, etc. de tous les états, de toutes les contrées de l'Europe; la description archéologique de toutes les villes, villages, hameaux renfermant des curiosités, des articles détaillés sur les montagnes, les fleuves, les rivières, etc.; des études sur les mœurs et usages des peuples, par une société de gens de lettres, de touristes et de savants, sous la direction de

C. Lucien HUARD

PRIME: Dans la 1^{re} livraison une Carte de la Cochinchine et du Tonkin.

PATNS tout acier et sans courroie.

Assortiment considérable. P. VIRETON, rue de la République, 48 et 50, à c.

DICTIONNAIRE UNIVERSEL ILLUSTRÉ DE LA VIE FRANÇAISE

comprenant: la biographie de tous les Français marquant de l'époque actuelle, l'analyse des œuvres les plus célèbres, la monographie des instituteurs, académies, l'histoire des principaux théâtres et journaux, etc.; en générale, tout ce qui constitue la vie intellectuelle et sociale de la France. Par une société de gens de lettres et de savants, sous la direction de

Jules LERMINA

PRIME: La 1^{re} livraison contiendra le portrait de J. GRÉVY, la 2^{me} celui de V. HUGO, d'après Bonnet.

PEIGNES OBERT

Chez les coiffeurs et parfumeurs